

Carmen Morales

Veilleuse d'espoir

Témoignage

écrit avec Pierre Nozières

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-136-5

Dépôt légal : janvier 2024

Silence clinique

Dans la pénombre du service de soins intensifs, un jour nouveau vient de s'afficher sur l'écran technique qui égrène les minutes. Depuis le dernier passage de l'infirmière, c'est le calme plat.

Seule la timide lueur bleue de la veilleuse donne vie à une scène muette, ponctuée par les ahanements du respirateur artificiel. Cette clarté diaphane, qui peine à dessiner les contours des esclaves technologiques affairés à mesurer une kyrielle de paramètres médicaux, je la salue mentalement comme une indiscrete mais fidèle compagne.

Le garçon allongé là, sur un lit d'hôpital truffé de commandes électriques, est un grand gaillard de vingt-sept ans. Autour de lui, c'est le territoire de l'araignée. Une toile de tuyaux en tous sens qui dévore ses fluides corporels et, en retour, ne secrète qu'une espérance avare. Ce sportif enthousiaste, maintenant cloué sur sa couche d'hôpital, respire difficilement. Son âme est, on ne sait où. Son sourire a déserté la bouche envahie par le conduit respiratoire. Mon esprit reste tendu vers le retour de l'une et de l'autre.

Ce jeune homme de nouveau crucifié par les soins opératoires, c'est Olivier. Olivier qui ne va décidément pas bien, depuis ces dernières années. Olivier qui vient de subir l'impensable bégaiement d'une faucheuse acharnée dans la répétition.

Je suis sa mère. Une mère ancrée à son chevet. Une mère qu'on accuse d'avoir tué son mari. J'étais une femme sans problème ; je suis désormais l'objet d'une procédure judiciaire, sortant de prison, pointant toutes les semaines à la gendarmerie.

Ce soir, dans la lumière clinique et blafarde, une nouvelle fois je mesure que rien ne nous préparait à cette situation figée, tailladée de cicatrices, corsetée de drames. L'idée me vient que, de tout cela, il faudrait témoigner. Pour y voir plus clair. Pour entamer peut-être une forme de dialogue avec des mères ou des pères engagés dans de semblables combats.

Nous sommes en juin 2012, dans le pavillon Lapeyronie du CHU de Montpellier, service de neurologie. Flux d'espoir, reflux d'abattement : cela fait presque sept années que nous clapotons dans cet entre-deux.

Tout cela parce qu'il y a eu un soir terrible et, le lendemain, c'était comme s'il n'y avait plus de jour.

Secousse et répliques

J'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait en partant.

J'ignore de qui, au juste, vient cette belle et terrible formule. Peu importe qu'on l'attribue à Cocteau, Prévert ou un autre poète.

Bien sûr, le bonheur est un anesthésiant ! Il tient l'esprit à l'écart, il rend indifférent aux nuages sombres qui rôdent alentour. Pourtant, dans toute famille, l'accident peut survenir à chaque instant ; cela fait partie de la fragilité qui plombe la destinée, mais donne aussi tout son charme au bonheur de l'instant.

Certes, comme tout le monde, mon mari et moi avions dans un recoin de notre esprit l'intuition que l'édifice pouvait s'écrouler, sous la sape de la maladie ou le couperet de l'accident. Mais une conviction allait de soi : si l'adversité surgissait, nous saurions nous unir pour lui tenir tête, pour atténuer les coups du sort. Sans imaginer béatement que « cela n'arrive qu'aux autres », je concevais qu'un malheur puisse survenir, mais rien ne nous prédestinait au drame de l'affrontement.

Jusqu'à l'automne 2005 où débute ce récit, dans notre vie familiale, tout avait coulé calmement. Avec mes trois sœurs, j'avais connu une jeunesse heureuse dans une famille attentive. Mes parents étaient originaires d'Andalousie. Mon grand-père paternel, républicain, vivait en France depuis la

guerre civile, ayant dû fuir le régime de Franco, laissant sa famille derrière lui. Son fils était resté là-bas.

Je suis née juste de l'autre côté de la frontière, à San Sebastian. Nous sommes arrivés en France, dans la région de Béziers, lorsque j'avais seulement trois mois. La recherche d'un travail avait motivé l'émigration d'un couple qui, en arrivant, ne connaissait pas le français. Ils se sont vite adaptés. Dans la suite de ma jeunesse, je n'ai connu l'Espagne que comme un lieu de vacances.

Au début, mon père a travaillé dans les vignes, puis mon grand-père l'a fait entrer à la tuilerie de Bédarieux, où il est resté jusqu'à la retraite.

Après le bac C, pour suivre des études supérieures, il aurait fallu que j'entre en pension. Mes parents n'ont pas accepté cela, estimant qu'un tel départ loin du foyer aurait constitué une forme de perte... J'ai dû renoncer à tout projet universitaire. Sous le coup, dans une attitude de colère, je suis allée me faire embaucher dans une usine. Deux ans après, j'étais mariée.

Mon mari était électricien. Il s'est vite mis à son compte. J'assurais la comptabilité de notre petite entreprise. Cela m'a permis de rester chez moi pour élever nos deux enfants Stéphane et Olivier nés en 1979 et 1985. Deux enfants sérieux et aimants, une vie paisible et sans difficultés matérielles... parfois, je me disais que nous étions trop heureux, que cela ne pourrait durer. Les petits soucis que nous connaissions, je m'en rends compte maintenant, étaient peu de choses en comparaison de ce qu'il allait advenir.

Car voilà, il y a bientôt vingt ans de cela, dans la vie de notre famille tout s'est ébranlé sans le moindre point d'accroche, comme dans un « grand huit » de cauchemar dont la nacelle serait partie en vrille, sans plus aucun contrôle.

Dans les foires foraines, les chalands s'amuse de telles « montagnes russes ». Des hauts, des bas, cela secoue, c'est réjouissant. Cinq minutes, puis on revient au point de départ. Pied à terre, on reprend le cours d'une vie paisible. La parenthèse n'a été que de pur plaisir, juste aiguillonnée par l'excitation d'une crainte mesurée.

Pour nous, les abîmes ont été plus nombreux que les sommets.

Tant d'épreuves méritaient-elles d'être racontées ? Je ne voudrais pas que ce livre fasse pleurer. Je n'aspire pas non plus à justifier quoi que ce soit. Juste dire les choses. L'objet de mon témoignage est aussi de conforter ceux qui, face à l'adversité, sentent, au fond d'eux-mêmes, une ardente pulsion qui les appelle à refuser le fatalisme. En fait, j'ai voulu partager ce constat aussi simple qu'éclairant : les bleus à l'âme les plus terribles, et aussi les moments de noire déprime, ne sont pas vains lorsqu'ils nous font cheminer dans l'amour. Même lorsque la belle vie semble s'en être allée définitivement, le sourire reste présent lorsque l'espoir le nourrit.